

y a une Société Provinciale organisée pour répandre parmi eux une instruction propre à les mettre en état de faire dans leur mode de culture des améliorations et des progrès qui ne peuvent tourner qu'à leur avantage, ainsi qu'à celui du pays généralement. La Société Provinciale ne peut produire que du bien, et si elle parvient à créer un esprit de recherche, le désir du progrès, parmi la population rurale, (ce à quoi elle a déjà réussi jusqu'à un certain point,) elle aura plus fait pour l'avantage du pays que pas une des Sociétés qui ont existé dans le Bas-Canada. On ne pouvait pas naturellement s'attendre à recueillir beaucoup de fruit, dès le commencement ; mais "la semence est semée," et il n'y a pas de doute qu'il n'en résulte une récolte abondante.

EXPÉRIENCES EN AGRICULTURE.—Nous observons dans les différents rapports de ces expériences, publiés dans les Transactions des grandes Sociétés d'Agriculture des Îles Britanniques, que dans presque tous les cas, le succès de l'expérience a dépendu de l'argent qui y a été mis libéralement ; et par succès nous entendons le cas où le produit a payé la dépense et donné en outre un profit raisonnable. En fait d'expérience, il ne faut rien laisser d'imparfait, si l'on en veut venir à une conclusion correcte. Le défaut de succès de plusieurs expériences ne doit être attribué qu'à une exécution imparfaite de l'ouvrage, à l'insuffisance de l'engrais, ou à quelque autre défectuosité. Quand on fait tout convenablement, on réussit ordinairement. Il y a des cultivateurs qui ne réussissent pas dans leurs expériences, parce qu'ils ne font pas tout ce qu'il faudrait faire, et qui condamnent le tout comme une "théorie," qui leur a été recommandée par quelque livre ou quelque journal. Tout cultivateur, quelque parfaite que soit sa pratique, éprouverait, en lisant ces rapports, de l'encouragement à tenter de nouvelles améliorations, s'il en avait les moyens. On peut ne pas regarder la chose

avec l'attention qu'elle mérite, mais tous les hommes devraient se persuader que leur existence dépend de l'agriculture, et de l'agriculture seule. Pourquoi cet art ne serait-il pas le premier objet de la sollicitude de tous les gouvernements et de tous les peuples ? Sans doute parce qu'on trouve à se nourrir et s'habiller, sans s'informer d'où cela vient, et si la source d'où cela vient ne tarira point. L'état de l'Irlande devrait être une leçon pour nous. Quiconque aurait dit aux Irlandais, il y a quelques années, que leur récolte de patates pourrait manquer, aurait fait rire de lui. Nous avons vu cette récolte manquer, et nous savons quelle conséquence désastreuse en est résulté pour le peuple d'Irlande, la famine, la mort, la dépopulation du pays, et d'autres maux horribles à décrire. Ces déplorables résultats doivent être attribués principalement à un système defectueux d'agriculture, et à l'imprévoyance, ou plutôt à la faute de ne compter pour subsister, que sur une seule espèce de récolte. On doit conclure de là qu'il est nécessaire de faire en sorte que l'agriculture soit toujours dans un état florissant, et de s'efforcer de tirer de toutes les ressources qu'elle peut offrir.

Les cultivateurs du sol ne connaissent pas leur pouvoir, parce que rarement ils agissent cordialement de concert. Il n'y a pas de pays au monde où leur influence pourrait être plus prépondérante qu'en Canada. Tout ce qu'il y a de nécessaire pour leur assurer cette influence, est une éducation *judicieuse* qui ferait disparaître les préjugés qui règnent parmi eux, et les mettrait en état de se connaître eux-mêmes, et de connaître en même temps leurs intérêts et leurs devoirs : et c'est ce qu'ils ne peuvent apprendre ni comprendre parfaitement sans une éducation judicieuse. Nous nous renfermons en nous-mêmes, pour ainsi dire, et nous nous imaginons que rien ne peut nous intéresser que ce qui nous touche de près et directement, et nous regardons avec envie ou